

Hiver / printemps 2016

Quand mes fesses heurtèrent douloureusement la glace pour la cinquième fois d'affilée, je me fis à l'idée qu'il était probablement temps de mettre un terme à mon entraînement, du moins pour aujourd'hui.

Mon arrière-train attendrait demain pour subir deux nouvelles heures de chutes. Il n'aurait pas le choix si je n'arrivais pas à comprendre d'où venait le problème. Mon Dieu, c'était le deuxième jour de suite où je ne parvenais pas à rester sur mes patins après un saut !

Après avoir transféré mon poids sur la fesse qui avait amorti le moins de chutes, je soupirai de frustration, parvenant de peu à contenir le juron qui me brûlait les lèvres. Je penchai la tête en arrière jusqu'à grimacer en direction du toit, mais compris très rapidement que j'avais commis une grave erreur. Je savais pourtant ce qui pendait du plafond en forme de coupole de la patinoire : des drapeaux accrochés aux poutres. Les mêmes drapeaux qui me narguaient quotidiennement depuis treize ans.

Des drapeaux qui portaient tous le même foutu nom : IVAN LUKOV. IVAN LUKOV. IVAN LUKOV.

Et encore plus d'IVAN LUKOV.

Il y avait d'autres noms sur les drapeaux, à côté du sien, ceux des pauvres diablesses qui avaient fait équipe avec lui au fil des années, mais c'était celui d'Ivan qui dominait à mes yeux. Non pas parce que son patronyme était le même que celui d'une de mes personnes préférées, mais parce que

son nom était pour moi synonyme de Satan. J'étais presque certaine que les parents d'Ivan l'avaient adopté en provenance directe de l'enfer.

À cet instant précis, ces drapeaux occupaient toutes mes pensées.

Cinq drapeaux bleus étalaient en grandes lettres les détails des championnats nationaux qu'il avait gagnés. Deux drapeaux rouges pour les Championnats du monde ; deux drapeaux jaune clair correspondant aux deux médailles d'or olympiques qu'il avait remportées ; et un drapeau argenté pour célébrer la médaille d'argent – la seule – décrochée durant un Championnat du monde. La même médaille qui trônait dans une vitrine à l'entrée du centre sportif.

Beurk. Ivan et ses surperformances. Quel idiot prétentieux !

Dieu merci, les coupes et compétitions qu'il avait remportées au fil des années n'étaient pas toutes représentées par un drapeau. Sinon, le plafond tout entier aurait été couvert de couleurs et j'aurais passé mes journées à vomir.

Tous ces drapeaux... et aucun ne portait mon nom. Pas un seul d'entre eux. Peu importaient mes entraînements quotidiens, peu importaient mes efforts, personne ne se souvenait jamais des athlètes arrivés en deuxième place, à moins qu'ils ne s'appellent Ivan Lukov. Et ce n'était pas mon cas.

Un sentiment de jalousie que je refusais d'admettre, mais que je ne pouvais complètement ignorer, pointa le bout de son nez. Je détestais être jalouse, *de tout mon cœur* ! Se soucier de ce que pensaient les autres était une perte de temps et d'énergie. Je l'avais compris, enfant, quand les autres patineuses s'entraînaient avec des costumes et des patins plus neufs, plus beaux que les miens. La convoitise et le ressentiment étaient réservés à ceux qui n'avaient rien de mieux à faire, je le savais. Je n'arriverais à rien dans la vie si je passais mon temps à me comparer aux autres, je le savais aussi.

Je refusais de devenir une personne rongée par l'envie, surtout à cause de cet imbécile. J'emporterais mes trois

secondes de jalousie dans ma tombe plutôt que d'avouer à qui que ce soit l'effet qu'avaient sur moi ces fichus drapeaux.

Requinquée par ce rappel, je m'agenouillai pour éviter d'avoir à regarder ces bouts de tissu.

Je posai mes mains sur la glace et grognai en me redressant sur mes patins – un geste devenu une seconde nature pour moi – avant de me relever, une fois de plus. C'était la cinquième fois en moins de quinze minutes que je devais me relever après une chute. Ma hanche, ma fesse et ma cuisse gauches étaient douloureuses, et je savais que ce serait encore pire le lendemain.

« Bordel de merde », ne pus-je m'empêcher de souffler, restant discrète pour éviter que les jeunes patineuses près de moi ne m'entendent. Je n'avais aucune envie d'assumer les conséquences si l'une d'elles se plaignait à la directrice. Ce ne serait pas la première fois... Sales balances. Comme si elles n'avaient jamais entendu des jurons dans une série, dans la rue ou à l'école.

Après avoir épousseté la glace accrochée à mes vêtements, j'inspirai lentement pour contenir ma frustration. Tout m'énervait : moi-même, mon corps, ma situation, ma vie, les autres filles qui m'empêchaient de jurer, cette journée de façon générale. Je n'avais pas entendu mon réveil, je n'avais pas réussi un seul saut durant mon entraînement matinal, j'avais renversé du café sur mon uniforme *deux fois*, je m'étais presque brisé la rotule en ouvrant la portière de ma voiture, et pour finir, cette seconde session d'entraînement catastrophique...

Il était bien trop simple d'oublier que ce n'était pas si grave de rater mes sauts. Ce n'était qu'une mauvaise journée, *une de plus*. Rien d'inhabituel. Après tout, la vie réservait toujours de sales surprises, bien pires qu'un entraînement raté. C'était facile de tout tenir pour acquis quand je pensais tout avoir pour être heureuse. C'était quand les choses les

plus simples se coraient que la vie décidait de me montrer que j'étais idiote, et ingrate au demeurant.

Aujourd'hui, alors que je pensais maîtriser les triples salchow, l'univers avait décidé de me prouver que ce n'était pas le cas. C'était pourtant un saut que je répétais depuis des années. Le triple salchow n'était pas la figure la plus simple du patinage artistique, mais c'était loin d'être la plus compliquée : il s'agissait d'un saut de carre composé de trois révolutions. Je devais commencer par patiner à l'envers, donner l'impulsion de ma carre intérieure, puis atterrir sur la carre extérieure du pied inverse. En temps normal, un triple salchow était une promenade de santé pour moi... Mais apparemment, pas aujourd'hui. Ni hier, d'ailleurs.

J'inspirai profondément, me frottai les yeux avec le dos de la main et expirai tout aussi lentement en faisant rouler mes épaules. Je me répétais qu'il fallait que je me calme et qu'il valait mieux que je rentre. Demain serait un autre jour.

De toute façon, ce n'est pas comme si j'allais pouvoir participer à une compétition prochainement, me rappela la partie insupportablement pragmatique de mon cerveau. Comme chaque fois que je me souvenais de ce magnifique détail, j'en eus la boule au ventre, je fus saisie de colère et d'une émotion qui ressemblait terriblement à du désespoir. Comme chaque fois, je m'efforçai d'enfouir ces deux émotions très, très profondément, là où je ne pouvais ni les voir, ni les toucher, ni les sentir. Elles étaient inutiles, je le savais, tout à fait inutiles.

Je refusais d'abandonner.

Après une autre inspiration, ma main frottant ma fesse douloureuse comme pour lui demander pardon, je jetai un œil à la patinoire pour la dernière fois de la journée. Je m'attardai sur les patineuses qui profitaient de la leçon toujours en cours et retins une grimace. Trois d'entre elles avaient environ mon âge, mais les autres étaient toutes des adolescentes. Peut-être n'étaient-elles pas aussi talentueuses

que je l'avais été à leur âge, mais... *Elles avaient toute la vie devant elles*. En patinage artistique, et peut-être aussi en gymnastique, avoir vingt-six ans était presque synonyme de maison de retraite.

Oh, c'était définitif : il fallait que je rentre chez moi pour m'effondrer dans mon canapé, devant la télé, et oublier cette journée catastrophique. Me morfondre sur mon sort ne me réussissait jamais.

Il ne me fallut pas plus de quelques secondes pour me frayer un chemin parmi les autres patineurs, en leur prêtant juste assez d'attention pour éviter la collision, et atteindre le petit mur qui faisait le tour de la patinoire. Je récupérai mes protège-lames là où je les avais toujours laissés et les enfilai par-dessus les lames de quatre millimètres sous mes chaussures blanches avant de rejoindre la terre ferme.

Je tentai d'ignorer ce sentiment désagréable qui grondait dans ma poitrine. Après toutes mes chutes, c'était probablement de la frustration... ou peut-être était-ce autre chose.

Je refusais de croire que m'entraîner deux fois par jour au centre sportif Lukov était potentiellement une perte de temps. J'avais espoir de pouvoir un jour retourner en compétition. La simple perspective d'abandonner ce sport me donnait l'impression d'avoir gaspillé les seize dernières années de ma vie, toute mon enfance, pour rien. Comme si je n'avais pas sacrifié des amitiés et une vie normale pour un objectif si important que rien ni personne n'aurait pu m'en détourner.

Comme si mon rêve de remporter un jour les Jeux olympiques, un championnat du monde, même juste un championnat national, n'avait pas été réduit à un minuscule espoir auquel je me raccrochais désespérément. En moi-même, je réalisais que ce résidu d'espoir me faisait pourtant plus de mal que de bien.

Oh... non, non, ce n'étaient pas du tout des idées qui me donnaient la nausée presque tous les jours.

Il fallait vraiment que je me détende, ou peut-être que je me masturbe. Peut-être que ça m'aiderait.

Je décidai d'ignorer cette affreuse boule d'émotions et poursuivis mon chemin jusqu'au couloir qui menait aux vestiaires, observant la foule présente à la patinoire. Certains parents étaient déjà arrivés avec leurs enfants, qui se préparaient pour les leçons du soir, les mêmes que j'avais suivies quand j'avais neuf ans. Peu après mes débuts, j'avais commencé à prendre des leçons en petit groupe puis des cours particuliers avec Galina. C'était le bon vieux temps.

Je gardai la tête baissée pour éviter de croiser les regards et continuai d'avancer, dépassant d'autres visiteurs qui s'efforçaient d'éviter mon regard, eux aussi. Lorsque je m'engageai dans le couloir, je remarquai un groupe de quatre adolescentes qui faisaient croire qu'elles s'étaient tirées. Elles étaient peu crédibles : on m'avait toujours dit que je ne pouvais pas m'étirer correctement si j'étais trop occupée à discuter.

— Salut, Jasmine ! me salua l'une d'elles, une gentille jeune fille qui, d'aussi loin que je me souviens, avait toujours été sympa avec moi.

— Coucou, Jasmine, salua son amie à côté d'elle.

Je leur adressai un signe de tête, calculant intérieurement combien de temps il me faudrait pour rentrer chez moi, me préparer à manger ou réchauffer un plat que ma maman avait cuisiné, avant de m'affaler sur mon canapé, devant la télévision. Si mon entraînement s'était mieux passé, j'aurais peut-être eu la motivation pour un jogging ou une visite à ma sœur, mais... pas ce soir.

— Bon entraînement, marmonnai-je en retour avec un regard aux autres jeunes filles, silencieuses toutes les deux.

Je les reconnaissais vaguement. Un cours de niveau intermédiaire allait commencer, sûrement y participaient-elles. Je n'avais aucune raison de leur accorder mon attention.

— Merci, toi aussi ! répondit d'une voix aiguë la première des jeunes filles.

Elle ferma immédiatement la bouche et rougit si violemment qu'une seule autre personne de ma connaissance avait un jour pris cette couleur : ma sœur.

Le sourire qui étira mes lèvres était sincère et inattendu. Cette ado me faisait penser à ma sœur – Petite Puce, comme nous la surnommions dans la famille. Je poussai la porte du vestiaire avec mon épaule et avais à peine fait un pas à l'intérieur, la porte toujours ouverte, quand j'entendis :

— Je ne sais pas pourquoi ça te rend dingue de la voir. Seule, elle était peut-être douée, mais elle paniquait tout le temps et sa carrière en couple n'est vraiment pas exceptionnelle.

Je ne pus m'en empêcher, je m'arrêtai net. Même si je me doutais que c'était une mauvaise idée, je tendis l'oreille. Écouter aux portes n'avait jamais réussi à personne, mais c'était plus fort que moi.

— Mary McDonald est meilleure en couple...

Vraiment, elles n'auraient pas pu opter pour un autre sujet ?

Respire, Jasmine. Respire. Tais-toi et respire. Pense à ce que tu vas dire. Pense au chemin que tu as parcouru. Pense à...

— Sinon, Paul ne l'aurait pas choisie comme partenaire la saison passée, termina la jeune fille.

Frapper quelqu'un était interdit, d'accord. Mais était-ce d'autant plus illégal si c'était une ado ?

Respire. Réfléchis. Sois sympa.

J'étais assez mature pour savoir que réagir ne servirait à rien. J'étais assez mature aussi pour ne pas me laisser atteindre par une idiote prépubère, mais...

Mais ma carrière en couple était un sujet compliqué, une plaie grande ouverte qui refusait de cicatriser. Mary McDonald et Paul-le-connard-que-je-rêvais-de-brûler-vif ? J'avais vu assez de sitcoms pour savoir ce que c'était d'avoir une ennemie jurée. Mary McDonald était mon ennemie jurée.

— Vous n’avez jamais vu comme elle est en compétition ? Ma mère m’a dit qu’elle a un très mauvais comportement, que c’est pour ça qu’elle n’a jamais gagné : les juges ne l’aiment pas, tenta de murmurer l’autre adolescente – sans succès : je l’entendis très clairement.

Pourquoi réagir ? Ce serait inutile. J’essayai de me raisonner : c’étaient encore des enfants. Elles ne connaissaient pas les détails de mon histoire avec Paul. La plupart des gens ne savaient pas ce qu’il s’était passé, ne le sauraient jamais. Je l’avais accepté.

Mais l’une d’entre elles continua à parler et je réalisai que j’étais incapable de me taire et de les laisser croire qu’elles me connaissaient. Après tout, j’avais mes limites, comme tout le monde, même quand tout allait bien. Et aujourd’hui, *rien* n’allait bien.

— Ma maman m’a dit que la seule raison pour laquelle elle s’entraîne encore ici, c’est parce que Karina Lukov est son amie, mais il paraît qu’elle et Ivan ne s’entendent pas...

J’étais à deux doigts d’éclater de rire. Ivan et moi, nous ne nous entendions pas ? C’était comme ça qu’elle voulait décrire notre relation, vraiment ?

— Elle n’est vraiment pas sympa.

— Ça n’a surpris personne qu’elle ne trouve pas de partenaire après Paul.

Et voilà. Peut-être que, si elles n’avaient pas de nouveau parlé de Paul, j’aurais pu me contenir, mais non, du haut de mon mètre soixante, je refusais de me laisser marcher dessus.

Avant de pouvoir m’en empêcher, je me retournai et passai la tête par la porte, foudroyant du regard les quatre adolescentes qui n’avaient pas bougé.

— Qu’est-ce que tu viens de dire ? demandai-je lentement.

J’avais au moins réussi à ne pas ajouter le *tu n’as aucun talent et tu ne feras jamais rien de ta vie* qui me brûlait la langue. Je m’assurai de fixer tout particulièrement les

deux adolescentes qui ne m'avaient pas saluée. Leurs têtes se tournèrent vers moi, horrifiées, à la seconde où j'ouvris la bouche.

— Je... je... euh..., balbutia l'une d'entre elles, alors que l'autre semblait sur le point de lâcher ses sphincters dans son justaucorps.

Si seulement. J'espérais même qu'elle aurait la diarrhée et qu'elle s'en mettrait partout.

Je les observai tour à tour pendant de longues secondes et pris un malin plaisir à les voir rougir... Si je n'avais pas été en colère contre moi-même plus que contre elles, leur réaction aurait été encore plus satisfaisante. Je haussai les sourcils, fis un signe de la tête en direction du corridor qui menait des vestiaires à la patinoire, et leur adressai un sourire carnassier.

— C'est bien ce que je pensais. Vous devriez aller vous entraîner avant d'être en retard.

Miraculeusement, je réussis à me retenir de les insulter. Certains jours, je méritais une médaille pour ma patience envers les idiots de ce monde. Si une compétition avait existé dans ce domaine, j'aurais probablement gagné haut la main.

Il me faudrait sûrement attendre les prochains Jeux olympiques pour voir quelqu'un sprinter plus vite que ces jeunes filles. Les deux ados plus sympathiques, qui paraissaient très gênées, m'adressèrent des sourires mal à l'aise avant de suivre leurs camarades, se chuchotant des mots que je n'entendis pas.

Ces mini connasses illustraient parfaitement pourquoi j'avais arrêté d'essayer de me faire des amis parmi les patineurs artistiques. J'adressai un doigt d'honneur dans leur dos, qui ne me remonta pas le moral. Il fallait vraiment que je me sorte de cette déprime.

Je retournai au vestiaire et me laissai tomber sur un banc face à mon casier. La douleur dans ma hanche et ma cuisse

s'était intensifiée depuis que j'avais quitté la glace. J'avais déjà fait de plus mauvaises chutes, mais, malgré cela, je ne m'étais jamais vraiment habituée à la douleur. Je m'étais juste habituée à la surmonter plus vite. Puisque je ne m'entraînais plus aussi sérieusement que dans le passé – je n'avais ni partenaire de patinage ni coach pour corriger ma posture pendant des heures –, mon corps avait oublié ce qu'il était capable d'endurer.

Un triste signe, un de plus, que la vie continuait, bien malgré moi.

Étirant mes jambes devant moi, j'ignorai les adolescentes rassemblées dans un coin du vestiaire, le plus éloigné de la porte, qui se préparaient et attachaient leurs patins tout en bavardant. Elles ne me prêtèrent aucune attention et je leur adressai à peine un coup d'œil. Je défis mes lacets et réfléchis rapidement à la possibilité de prendre une douche avant de décider que cela me demandait trop d'efforts. J'attendrais vingt minutes, le temps d'arriver chez moi, où je pourrais me doucher et me changer dans une vraie salle de bains. J'ôtai mon patin droit et retirai prudemment le bandage couleur chair qui protégeait ma cheville.

— *Oh mon Dieu !* s'écria une des adolescentes, si bruyante que je ne pus l'ignorer. *Tu rigoles ?*

— *Non !* lui répondit une deuxième jeune fille alors que je délaçais mon patin gauche.

— *Sérieusement ?* l'interrogea une autre voix.

Ou peut-être était-ce la même ? Aucune idée, je faisais de mon mieux pour ne pas les écouter.

— *Sérieusement !*

— *Sérieusement ?*

— *Sérieusement !*

Je levai les yeux au ciel et prétendis ne rien entendre.

— *Non !*

— *Si !*

— *Mais non !*

— *Mais si !*

Très bien, je n'allais pas pouvoir les ignorer. Avais-je été à ce point pénible et clichée quand j'étais ado ? Impossible.

— *Qui te l'a dit ?*

J'ouvrais mon cadenas quand un concert de cris me fit tourner la tête pour les foudroyer du regard. Une des filles était tellement excitée qu'elle ressemblait à une droguée, toutes dents dehors, ses mains jointes au niveau de sa poitrine. Une autre avait entrelacé ses doigts et tenait ses mains devant sa bouche. J'étais trop loin pour en être vraiment sûre, mais il me semblait la voir trembler.

Que se passait-il ?

— *Personne ! Je l'ai vu entrer avec Coach Lee.*

Oh.

Évidemment. De qui d'autre auraient-elles bien pu parler ?

Je ne me fatiguai pas à soupirer, ne levai même pas les yeux au ciel, et me contentai de me retourner vers mon casier pour prendre mon sac de sport. Je le posai près de moi et l'ouvris afin d'en sortir mon téléphone, mes clés, mes chaussures et une petite barre de chocolat réservée pour des journées comme celle-ci. Je la déballai et la fourrai tout entière dans ma bouche avant d'attraper mon téléphone. L'écran, allumé, indiquait plusieurs messages non lus. Après avoir entré mon mot de passe, je jetai un regard derrière moi, remarquant que les jeunes filles étaient toujours là. Elles piaillaient et semblaient sur le point de faire une crise cardiaque. Tout ça pour l'autre connard. Je les ignorai et pris mon temps pour rattraper les messages manqués durant mon entraînement.

Jojo : Cinéma ce soir. Qui me rejoint ?

Tali : Ça dépend. Quel film ?

Maman : Ben et moi pouvons venir, chéri.

Seb : Pas moi. J'ai un rendez-vous ce soir.

Seb : James ne veut pas venir ? Je le comprends.